

CRESCENT THEATRE.

Il semble que ce soit maintenant la grande semaine pour le Crescent: "Hotel Topsy Turvy" fait de superbes salles tous les soirs avec l'inimitable Eddie Foy, Josie Da Witt, Bertie Fowler et vingt ou trente autres artistes qui luttent de verve et de comique et font la joie du parterre. "Hotel Topsy Turvy" est une pièce à voir pour tous ceux qui veulent passer une soirée gaîment et rentrer chez eux le cœur content.

THEATRE TULANE.

Foule, hier, au Tulane; on y jouait "Cléopâtre", interprétée par Miss Blanche Walshe et M. Melbourne McDowell, deux artistes d'une valeur réelle, et parfaitement soutenus par une compagnie très habilement composée. Inutile d'insister sur la beauté de l'œuvre, que tout le monde connaît. Nous nous en tenons aux éloges que le devoir nous force à envoyer aux artistes qui la font valoir et en doublent le prix par leur talent.

THEATRE DE L'OPERA.

Ah! la jolie soirée que celle d'hier à l'Opéra! une foule énorme, un public d'élite, en belle humeur, en même temps qu'une exécution très brillante, pleine d'entrain et d'une correction irréprochable.

C'est un charmant duo que celui de M. Bonnard et de Mme Madier de Montjan. Tous les deux sont l'incarnation de leurs rôles. Voilà bien les deux personnages que nous rêvons en lisant cette délicieuse et touchante partition de "Traviata". Nous n'avons plus à applaudir M. Bonnard et Mme Madier de Montjan; le public s'est chargé de le faire, hier soir, avant nous et plus chaleureusement que nous.

Samedi, les "Huguenots", avec M. Bonnard dans le rôle de Raoul. Dimanche matin, la "Juive"; le soir, spectacle composé: "Les Petites Brebis" et "Les Charbonniers", deux opérettes désoyables.

Lundi, à l'occasion du Jour de l'An, "La Poupée", avec distribution de jouets.

Mardi, grand événement: deux débuts, celui de Mlle Pacary et de M. Analdi.

GRAND OPERA HOUSE.

Le mélodrame intitulé "The Lights of London", a remporté, depuis le commencement de la semaine, des succès exceptionnels, et ils ont été non seulement à la pièce elle-même, qui est fort bien écrite et fort bien caractérisée, mais aussi et surtout au talent des artistes de la troupe Baldwin-Melville, qui savent en faire ressortir les beautés et en tirer un habile parti pour eux-mêmes. Aujourd'hui, il y aura une grande et belle matinée qui attirera une foule de plus la foule à ce théâtre qui ne se désempie pas.

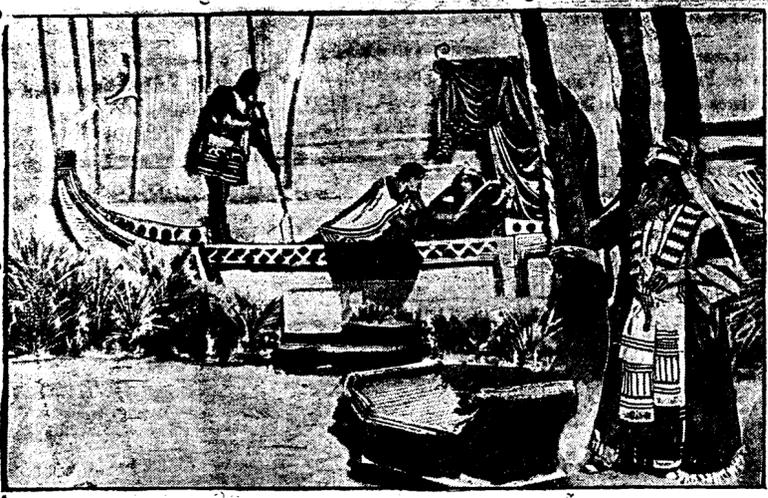
L'ESPRIT DES AUTRES.

An restaurant. — Dites donc, garçon, c'est bien du caudru sauvage que je mange là? — Oh! oui, monsieur. Telle ment sauvage que nous étions cinq à le poursuivre dans la basse cour pour pouvoir l'attraper.

Souvenez-vous qu'il vous faut demander des Purple Trading Stamps. Les marchands croient que ceux qui ne les demandent pas ne font pas collection. Si petite que soit votre collection, demandez en la faisant, des Trading Stamps Violet.

Marchés divers.

Paris, 28 décembre.—La rente trois pour cent est cotée à 98 francs 52 1/2 centimes.



Une des scènes les plus importantes de Ben Hur, la pièce à sensation du moment. Après la scène de la course en chariot dont il a été impossible jusqu'ici d'obtenir une bonne photographie, celle que nous présentons plus haut est la plus intéressante du roman du général Lew Wallace, mis en drame. On voit ici Ben Hur contemplant Cléopâtre et sur le point de renoncer à ses titres de noblesse pour épouser la charmeresse; mais tout d'un coup la raison parle en lui et il renonce à l'amour que lui inspirait cette femme pour un amour plus pur.

TEMPERATURE

Du 28 décembre 1899.

Thermomètre de M. & L. CLAUDEL, Opticiens. No 142 rue du Canal. Maître Carondelet et Barona.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Mid., 3 P. M., and 6 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 28 décembre.—Indications pour la Louisiane: Temps beau vendredi et samedi; vents frais du nord.

NOS RUES.

C'est une excellente chose, dans une grande ville comme la nôtre, qu'une chaussée bien faite, bien entretenue, et qui nous évite de nous égarer dans les rues mal balayées, et qui nous évite de nous égarer dans les rues mal balayées, et qui nous évite de nous égarer dans les rues mal balayées.

Mais il ne suffit pas d'établir une fois pour toutes un superbe pavage; après l'avoir construit, il faut l'entretenir, ce qui demande souvent beaucoup plus de soins que la construction.

Le balayage, un balayage constant et scrupuleux, est la conséquence forcée, le corollaire obligé de l'établissement de l'asphalte. Autrement, le système nouveau devient une calamité publique, au lieu d'être une amélioration. Sans un corps de balayeurs bien enrégimentés, bien disciplinés, la Nouvelle-Orléans n'obtiendra jamais la propreté, ou, si l'on veut, la salubrité voulue, car ces deux choses n'en font qu'une en réalité.

D'ailleurs, toutes nos rues ne sont pas asphaltées. Il s'en fait de beaucoup, hélas! et il se passera, probablement, bien du temps, avant que nous puissions achever la réforme commencée. Nos chaussées sont généralement pavées avec d'énormes blocs de granit, mal taillés, mal équarris, mal joints, avec des interstices qui sont d'éternels nids à poussière.

Nous ne nous en apercevons que trop, quand le vent, en passant par-dessus, soulève des nuages qui vont s'abattre non seulement sur les passants, mais dans

nos maisons et deviennent la terreur, la ruine de nos magasins. Qu'on y songe, nous sommes entrés dans la saison où nous arrivent les étrangers de tous les coins des Etats-Unis, du Canada, de l'Amérique du Centre et du Sud.

Que peuvent et doivent penser de nous tous ces braves visiteurs, en voyant l'état misérable, hideux de nos rues, où les dames n'osent s'aventurer, sachant bien qu'il leur en coûtera une toilette, une chaussure, une coiffure élégantes.

Alors, un bon mouvement; armons-nous de courage et donnons à notre ville le grand coup de balai dont elle a un si impérieux besoin.

UN TUNNEL SOUS-MARIN DANS LE-Détroit de Gibraltar.

"A mesure que s'ouvre à la civilisation ce continent africain inconnu il y a quelques années, parcouru en tous sens aujourd'hui par les explorateurs, objet de rivalités et d'envies pour tous les pays d'Europe qui s'y sont taillés des territoires plus vastes que leurs propres Etats, on se rend compte des immenses richesses qu'il contient, des immenses ressources que cette terre encore insoffamment exploitée réserve à l'activité qui dévore le vieux monde.

"Le facteur essentiel, indispensable de la mise en valeur des territoires nouveaux, est la création des moyens de transport. Il est donc certain que l'on verra dans un avenir rapproché les lignes de chemins de fer jusqu'alors confinées au littoral, lancer vers l'intérieur les pénétrations nécessaires.

"S'il était possible de relier les réseaux actuels et les réseaux futurs directement aux chemins de fer de l'Europe, si les voyageurs et les marchandises se trouvaient affranchis de la sujétion du double transbordement

imposé par la traversée de la Méditerranée, les conséquences économiques en seraient incalculables et la colonisation africaine aurait fait un pas immense en avant."

Ainsi s'exprime l'auteur d'un projet qui ne manque pas de hardiesse, puisqu'il ne s'agit rien moins que de relier l'Europe à l'Afrique par un tunnel sous-marin creusé dans le roc du détroit de Gibraltar.

M. Jean Berlier, ingénieur civil, a conçu ce projet. Il a été frappé par cette constatation, qu'on va chercher très loin la fortune en Afrique, alors que certaines parties de ce continent tout près de l'Europe et accessibles ouvraient sans doute leurs territoires par l'emploi de moyens mécaniques et ingénieux.

L'auteur pense que l'établissement d'un tunnel intercontinental sous-marin entre l'Espagne et le Maroc, relié à un chemin de fer entre Tanger et Lalla-Maghnia, serait un succès considérable pour le développement des colonies africaines de la France.

M. Berlier estime, d'après les sondages, que le tunnel serait assuré de l'étanchéité par l'existence sous le détroit de Gibraltar d'un roc très compact, et que son établissement ne comporterait pas de difficultés plus grandes que celles des grands souterrains exécutés au mont Cenis, au Saint-Gothard, à l'Arberg et au Simplon.

"Si la diplomatie, ajoute-t-il, n'offre pas d'obstacles plus ardues que la nature, on peut être certain du succès."

Quand à la dépense, on a, d'après lui, pour base d'estimation, les conditions dans lesquelles ont été exécutés les grands tunnels que nous venons de rappeler. Le tunnel du Saint-Gothard a coûté 3,800,000 francs le kilomètre et a été exécuté en huit années. Celui de l'Arberg est venu à 4 millions par kilomètre et a demandé quatre ans de travail. On dépensera environ 3 millions par kilomètre au Simplon.

En se basant sur ce dernier chiffre obtenu grâce au perfectionnement de l'outillage, M. Berlier estime qu'avec des procédés nouveaux qu'il se réserve d'employer le tunnel de Gibraltar, long de 41 kilomètres, pourrait être construit en sept ans au maximum et coûter 123 millions. Sur le territoire marocain, il

faudrait exécuter le raccordement avec le réseau algérien et créer une ligne de 591 kilomètres environ de Tanger à Lalla-Maghnia, ville frontière du Maroc centre militaire et commerçant important. Une ligne de raccordement de 68 kilomètres de Tlemcen à Lalla-Maghnia, prévue par la loi du 18 juillet 1879, compléterait le Grand Central Algérien duquel se détacheraient les tronçons de pénétration vers le Centre de l'Afrique.

M. Berlier porte à 118,400,000 fr. la dépense à faire pour la construction de la ligne de Tanger à Lalla-Maghnia. De sorte que les frais de premier établissement du tunnel et de la ligne de chemin de fer monteraient ensemble à 242,000,000 de francs environ.

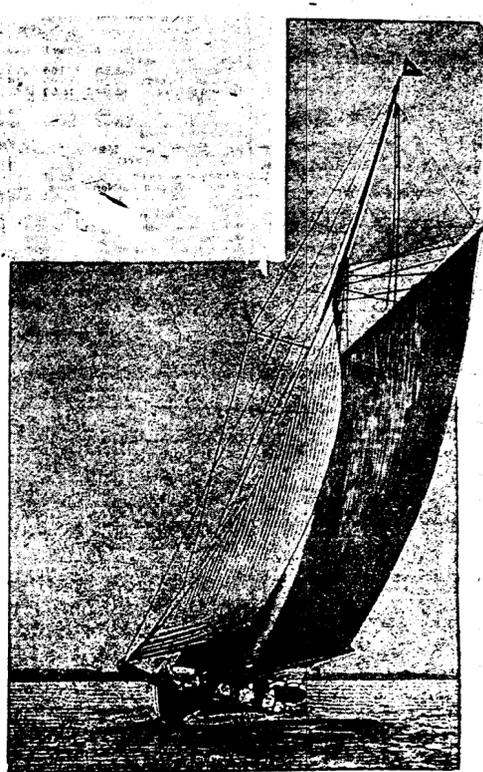
En regardant cette dépense, l'auteur de ce projet place une recette annuelle approximative de 15 millions 209,000 dont il fournit les éléments.

M. Berlier déclare avoir reçu l'adhésion du gouvernement espagnol pour l'établissement du tunnel sous-marin. L'intérêt de ce pays à son établissement est, en effet, tout indiqué. Quant à l'autorisation du gouvernement marocain, l'auteur du projet est en instance pour l'obtenir. Mais il est certain que l'aide et la protection des pouvoirs publics sont nécessaires. Pour cela, il convient que ceux-ci examinent dans quelle mesure la colonie française d'Algérie profiterait de l'établissement d'un chemin de fer central permettant les transports sans rompre charge de France en Tunisie. La perspective est séduisante et elle ne peut être que bien accueillie par tous ceux qui s'intéressent à l'essor des possessions françaises algériennes.

La marche menaçante de l'Etoile polaire.

Des influences opposées, et qui se neutralisent, maintiennent en équilibre les étoiles qui se déplacent. Mais il ne faut pas trop se fier à cet équilibre. Il y a des attractions plus puissantes que les autres, et qui l'emportent. Il y a des étoiles en marche vers d'autres étoiles, et qui, avec la constance des êtres qui ne réfléchissent point, finiront, après quelques siècles, par les rejoindre. L'union des deux astres se fera alors avec un certain éclat. On n'apprendra pas sans intérêt que notre modeste système attire de la sorte l'Etoile polaire. L'Etoile polaire est en route. Elle se hâte en scintillant et vient nous trouver. Mais elle y met de la fantaisie. Pendant deux jours, elle s'avance de 14 kilomètres à la seconde. Pendant les deux jours suivants, elle ne fait plus que 8 kilomètres. Elle reprend sa première allure pendant deux nouveaux jours, puis la seconde. Et elle recommence. Au total, sa vitesse moyenne est de 11 kilomètres 5 à la seconde, soit près de 42,000 kilomètres à l'heure, ce qui marque un bel empressément. Et voici la cause qui rend sa démarche irrégulière. La Polaire ne vient pas seule, elle a un compagnon, obscur et invisible à vrai dire, mais dont l'influence suffit à ralentir périodiquement son allure.

Enfin, en 1896, on vit avec étonnement l'Etoile doubler le pas et avancer de 20 kilomètres à la seconde. Et on sut qu'un troisième compagnon, aussi obscur que l'autre, faisait partie du système, et que sa présence en accélérât tout à coup la marche. On ignore encore les relations exactes que ces trois personnes célestes ont entre elles. Elles accourent vers nous. Mais les routes de l'infini ne sont pas très sûres, et si les étoiles arrivent, ce ne sera que dans beaucoup de siècles, et bien après l'Exposition.



L'Hivernage du "Shamrock".

Les ouvriers qui ont travaillé au désarmement du Shamrock depuis son arrivée à Greenock, et à sa mise en état en vue de l'hivernage ont terminé les travaux. On sera toutefois surpris de l'infraction faite à la tradition qui consiste à échouer pour l'hiver, les yachts sur la vase; mais il fallait s'incliner devant un cas de force majeure. En effet, il n'existe pas d'emplacement, sur les berges de la Clyde, où l'on puisse halier le Shamrock, à cause de son énorme tirant d'eau. La coque du yacht étant en métal, le séjour à flot présente moins d'inconvénient, que si elle était en bois; mais cependant, l'action corrosive de l'eau salée sur les tôles de bronze d'aluminium n'est pas sans causer quelque inquiétude à M. Fife. Des précautions toutes spéciales ont dû être prises.

Nous avons signalé, au moment où le Shamrock mouillait dans la Clyde, après sa traversée de l'Atlantique, le mauvais état apparent de ses œuvres mortes. A partir de la flottaison ce n'était qu'une série de petites ampoules: on aurait cru que des milliers de barnacles étaient adhérents aux tôles du bordé. Après examen en cale sèche, on a constaté que le dommage était léger. Par un racleage énergique on a mis le métal à vif, puis on a immédiatement passé plusieurs couches de peinture préservatrice.

En sortant du bassin, le Shamrock a été remorqué au fond du Gare Lock, où les eaux sont moins salées que sur la Clyde et où le raser sera infiniment plus tranquille. Il a été amarré sur des corps morts.

Tout l'armement ainsi que les voiles et les mâts de courses rapportés de New York par le paquebot Ethiopia, de l'Anchor Line, ont été placés dans des magasins.

Le Shamrock demeurera sans aucun doute à son mouillage jusqu'au printemps. A ce moment, il sera très probablement armé

pour prendre part aux régates anglaises. Quant à la présence du raser en Méditerranée pendant la prochaine saison, il n'y faut plus y penser. Sir Lipton s'y rendra certainement, mais à bord de son steam yacht Erin. Au point de vue de nos régates hivernales, l'absence du raser sera vivement regrettée.

Le village le plus septentrional du globe.

Un journal scientifique ayant cité dernièrement le village de Karmakuly, dans la Nouvelle-Zélande, comme la localité la plus septentrionale du monde, M. Arnold Sabbatini a écrit à l'«Eclair» pour rectifier cette assertion. Karmakuly est situé sur la côte Nord du Groenland. Ce village a été découvert et décrit par Peary, qui s'y approvisionnait au moment d'entreprendre ses expéditions en traîneau à travers l'île. Les habitants de ce village n'ont ni religion, ni loi. Ils ne connaissent pas l'écriture, ni l'argent, ni le sel, ni aucun élément végétal. Peary, qui grand peine à leur faire comprendre qu'il existe dans le Sud des régions habitées. Ces êtres primitifs passent leur temps à chasser et à pêcher. Ils tuent des Renards, des ours, des bœufs, des renards et des loups. Leur type est exactement le type chinois; leur idiome, un dialecte chinois corrompu, dont ils ne se servent que pour exprimer les sentiments essentiels de l'âme humaine. Ils n'ont ni métaphysiciens, ni poètes, ni journalistes. Et, si le croira qui voudra, ils n'en sont pas plus malheureux.

Mort de Charles E. Pike.

St-Paul, Minnesota, 28 décembre.—Charles E. Pike est mort hier soir à sa résidence de St-Paul. Il occupait le poste de ministre des Etats-Unis au Pays-Bas durant la guerre civile.

Feuilleton

1. Abeille de la N. O.

13 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

PREMIERE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

VIII

LA GRAND'MÈRE.

(Suite.)

La seconde chambre, assez vaste, formant salon, était la plus riche en souvenirs.—La dernière, simplement meublée d'un

lit bas, d'une toilette compliquée, d'un large divan et de fauteils crapauds, n'offrait d'intérêt que des bibelots entassés sur des étagères et les nombreux et riches bijoux renfermés dans des piles d'écrins de velours noir.

Le portrait en pied du marquis, grandeur naturelle, occupait le panneau principal du salon. Quel beau gentilhomme!... Quel superbe cavalier!... Pier, élancé, les yeux vifs, le teint clair, une fine moustache gaillardement retroussée, l'air entreprenant et hardi, et cependant répandue sur les traits, cette grisaille de tristesse et de mélancolie que portent si souvent comme l'ombre de la mort—ceux qui doivent disparaître en pleine jeunesse.

Partout ailleurs des liasses de journaux, des cartons pleins de papiers. Sur une table était placée devant le portrait. Un fusil de chasse à deux coups, à canons courts; une arme de maître dont la poignée et la crosse portaient des fines incrustations d'argent.

Tête nue, Lucien demeura devant le portrait et s'absorba dans une contemplation douloureuse et muette. Les pas glissants de la marquise, sa grand'mère le firent tressaillir. Il se détourna du portrait, s'inclina devant Mme de Fontenay et lui présenta un fauteuil qu'elle

refusa d'un geste. —Je suis à vos ordres, madame, murmura-t-il.

La donzière considéra à son tour l'image presque vivante de son fils—l'œuvre était du maître Yvon—et essaya lentement les larmes qui mouillaient ses paupières.

—Avant tout, reprit Lucien, il parlait bas comme dans une chapelle—je vous en prie, dites-moi si Camille, si Mlle de Voulangis, est en danger?

—Non. Elle est jeune et elle a la force de souffrir longtemps encore sans que sa santé s'altère. —Je souffre moi-même cruellement, murmura le jeune homme. Mme de Fontenay ne répondit pas. Elle jugeait sans doute que ces souffrances-là n'étaient pas assez intenses et profondes—elle s'y connaissait, hélas!—pour qu'elle pût les considérer et en éprouver quelque pitié.

Puis après s'être recueilli un instant, les yeux attachés au portrait du marquis avec une sorte de ravissement douloureux qui peinait tout l'amour qu'elle avait en pour ce fils dédaignant, toute la peine qu'elle avait éprouvée de sa mort violente, elle dit: —Lucien, vous savez que celui que vous regardez... mon fils unique... votre père... le marquis de Fontenay, a été assassiné!

—Je le sais, hélas!... —Vous ignorez cependant les

détails de ce crime abominable, car je n'ai pas voulu charger vos jeunes années du poids de ces souvenirs désolants. —J'ai gardé, pour moi, et l'impérissable douleur et l'âpre espoir d'une vengeance que je voulais complète, impitoyable... Peine cruelle, espoir stérile!... Mon fils n'est pas vengé!... Elle poursuivit avec une animation farouche... —Pas vengé!... et pourtant j'ai poursuivi les assassins avec acharnement, avec furie.

Pendant les vingt années qui s'écouleront après le crime, j'ai traqué les misérables—un homme et une femme—comme des bêtes fauves, ne regardant pas aux centaines de mille francs que me demandaient les gens de police pour leur donner la chasse sur tous les points du globe où ils se réfugiaient successivement.

Dix fois ils manquèrent d'être pris, mais protégés du démon, ils échappèrent à toutes les embûches et dépassaient les plus fameux limiers.

Ah! ce sont des bandits de premier ordre que rien ne surprend ni n'arrête!... Mais la justice de Dieu est quelquefois lente et mystérieuse. Quand on n'ose plus y croire, c'est souvent là qu'elle éclate pour faire honte au pécheur qui a manqué de soumission et de confiance!... Désignant d'un geste circulai-

res les liasses et les cartons qui débordaient sur les étagères: —Vous trouverez ici l'histoire du crime avec toutes les pièces et documents de l'instruction officielle ainsi que ceux de l'instruction autrement complète et circonstanciée que je fis établir ensuite. Vous y trouverez aussi l'histoire des vingt années d'efforts qui ont été faits par moi, mes conseils, mes agents, pour tâcher de traîner à la cour d'assises et de là à l'échafaud l'assassin du marquis de Fontenay et sa complice.

Je dois vous dire que j'ai été aidé avec un dévouement sans borne dans cette tâche vengeresse par M. Granvelle, le procureur du roi—la marquise n'avait jamais pu se résigner à dire procureur de la République—près la cour d'assises de Seine-et-Marne qui, ayant conduit les premières recherches, s'est ensuite passionné pour l'œuvre de réparation et de justice.

Après avoir pris sa retraite, il ne craignait pas d'entreprendre les plus lointains voyages de subir toutes les fatigues, d'affronter mille dangers pour tâcher que force reste à la loi. Ah! la loi!... Elle est surtout faite pour les criminels!...

M. Granvelle est aujourd'hui un homme de soixante ans, toujours actif et plein de zèle; vous le verrez; il vous expliquera mieux que je ne pourrais le faire les quelques obscurités qui sub-

sistent encore dans ce drame horrible et que les assassins seuls auraient pu dissiper s'ils avaient été pris.

M. Granvelle n'a pas cessé de s'occuper de ce crime honteusement impuni et il m'écrivait récemment que les coupables devaient être rentrés en France. Mais aujourd'hui, ces misérables se rient sans doute de ma haine impuissante, car les forces les plus abominables se pressent par vingt années et il y a vingt-deux ans que mon fils a été tué! Nos codes sont étrangement faits!...

Pourquoi prescription, quand il n'y a pas eu expiation!... C'est inique, révoltant!... Soit. La loi des juges ne saurait primer la loi naturelle que nous avons immuable, imprescriptible, gravés dans nos cœurs. Les assassins ne se sont pas inquiétés de la loi quand ils ont détruit tout ce qu'il y avait de plus beau, de plus noble, de plus généreux sur cette misérable terre.

Pourquoi me préoccuperai-je de la loi, si j'attends jamais les coupables? Non, non, pas d'hésitation, pas de pitié!... Mais les attendrai-je avant de mourir!... Oui, je le crois! L'espoir se réveille dans mon âme, et j'ai là le présentiment que je me trouverai, dans un avenir prochain, face à face avec eux!...

Lucien de Fontenay regardait

sa vieille grand'mère, la vieille marquise, avec une admiration oratoire. Ses traits s'étaient animés, ses yeux brûlaient de fièvre, sa longue taille se redressait de toute sa hauteur et son geste ample et souverain semblait s'appesantir sur les assassins de son fils et les courber vers la terre.

S'adressant à Lucien qui l'écoulait en silence, le cœur serré, dans l'attente de quelque révélation foudroyante: —Et savez-vous pourquoi, mon enfant, l'espoir d'une vengeance prochaine s'est soudain réveillé en moi-même?

—Je ne sais, murmura le jeune homme. —C'est que vous avez prononcé un nom mille fois maudit!... Le nom d'un homme que je croyais mort depuis longtemps!... Et que cette mort si elle est publiée—attirera les autres et que je les aurai enfin!...

—Mon Dieu! que voulez-vous dire, madame!... —Vous allez comprendre. Approchez-vous de cette table. Prenez cette arme!...

Lucien obéit en tremblant et souleva le fusil de chasse à deux coups qui était disposé au pied du portrait du marquis Jean de Fontenay.

—C'est cette arme, continua la marquise, qui a donné la mort à votre père, Lucien. Une balle sortie du canon droit a frappé